

La route de la forêt

If you're travelin' in the north country fair... Je me suis levée, et j'ai éteint la radio. Je n'ai pas besoin de voyager dans le Nord : j'y vis. Ou plutôt, j'essaye d'y survivre. Ce n'est pas facile, d'abord parce qu'il n'y a presque personne. J'ai trouvé ça amusant, au début. Maintenant, je suis habituée, et je n'y pense plus. Des fois, je me dis que je devrais y penser. Mais ce n'est pas agréable, de se dire qu'on est seule et qu'on le sera toujours. Alors je n'y pense pas. Et puis, j'ai de quoi faire. Il faut pêcher tous les jours. Pas moyen d'avoir de la nourriture autrement. Il y a bien le bois, mais j'en ai peur. Moins peur d'y aller que de ne pas en revenir. Qui sait ce qu'on trouve, dans le bois. Tous les matins, la radio s'allume, toujours la même chaîne, toujours la même heure. Heureusement, la musique change. Quand je me réveille, je regarde la photo de ma famille, quand c'était encore ma famille, et je vérifie si mon arbre a poussé. Ce n'est pas facile, de planter un arbre, car je ne suis pas très adroite. Le climat n'aide pas non plus. Peut-être que si j'étais plus adroite, ça marcherait mieux. Cela fait douze jours que je l'ai planté. Une petite tige, au début, et maintenant quelques ramifications qui s'entremêlent. À chaque fois que je le regarde, je me dis que c'est beau, un arbre. Je me dis aussi qu'on ne pense jamais à ces choses-là, mais je ne sais pas pourquoi, j'y pense. Peut-être parce que, comme ça, je me sens un peu moins seule.

Une fois que j'ai regardé mon arbre, je sors. Bien sûr, « sortir » est une expression que j'ai gardée de mon ancienne vie. Je suis toujours dehors maintenant, même si je suis protégée. J'ai construit comme j'ai pu un petit habitacle, avec de la neige, de la terre, et le peu de bois que j'ai trouvé. La neige sert de fondation puisqu'il fait assez froid toute l'année. Il y a bien quelques jours où elle menace de fondre, mais dans ces moments-là je consolide la base avec des pierres, et le tour est joué. La terre sert uniquement pour le sol : au moins, elle garde un peu la chaleur. Le bois fait office de charpente. J'ai même construit une petite table, où il y a ma radio et la photo. J'ai délimité un espace pour le potager où j'ai planté l'arbre. Voilà mon humble demeure.

Je suis plutôt fière du résultat. Le soleil avance vite, et n'est jamais bien haut. Je sors pour pêcher, mais aucun poisson ne mord. J'ai pourtant laissé le saumon qui sert d'appât flotter sur la berge toute une journée. Il y a des jours où l'on a pas de chance. J'ai pris le saumon, toujours intact, et j'ai remonté la rivière. Derrière moi, rien qu'une immense plaine vallonnée, avec quelques troncs d'arbres, quelques étangs. Au-delà de la rivière le bois, et plus loin encore, l'inconnu. Je n'étais jamais allée plus loin que le bois. Une fois, quelqu'un m'a dit qu'il y avait une route. Je ne sais plus ce que ce mot veut dire.

J'attends, et les poissons finissent par échouer dans mon filet. Je regarde leur taille : l'un d'eux est bien dodu, les autres sont plutôt maigres. Je vais devoir les remettre à l'eau. Le gros poisson me fera la journée. Au moins, l'appât peut encore servir quelques jours. Je lève la tête. La nuit arrive très vite, comme toujours à ce moment de l'année. Dans quelques mois ce sera l'inverse, et il ne fera plus jamais nuit. Des fois, je rêve d'être horlogère des saisons. Si ça ne tenait qu'à moi, tout ça serait mieux réglé. Pendant que je retourne à mon habitacle, je regarde le sous-bois. J'imagine toujours qu'il y a toutes sortes d'êtres dans le bois. Chaque jour, à la même heure, je crois entendre une plainte qui s'en échappe. Chaque jour, je scrute, mais je ne vois personne.

Un jour, toutefois, quelque chose arriva.

Je faisais cuire mon poisson sur les braises, écoutant d'une oreille distraite la radio berceur la plaine qui s'endormait. C'était *North Country Blues*. Je crois que ça me correspondait bien, même si je ne comprenais pas l'histoire avec les mineurs du Nord et du Sud. Ce que je comprenais, c'était le sentiment d'une ville qui se vidait et où il n'y avait plus personne. Je me disais que j'étais un peu dans cette situation. Même si moi, je n'habite pas dans une ville. Et puis, j'ai entendu un frottement. J'ai arrêté la radio. Ce léger glissement, si ténu, avait résonné à travers toute la plaine. Même les vieilles souches d'arbres au dehors écoutaient. J'ai regardé d'où venait le bruit. C'est là que j'ai aperçu un papier blanc sur le sol. J'ai eu peur, parce qu'il n'y avait pas de papier qui poussait dans la nature, c'était seulement nous, les humains,

qui en fabriquions. Cela voulait dire que quelqu'un me l'avait apporté. Quelqu'un savait que j'étais là, moi, Nivera. Après tout, pourquoi pas. J'ai ouvert la lettre. Elle datait de plusieurs années. Ce n'était même plus une lettre, mais un souvenir. Je me suis demandé pourquoi je ne l'avais pas reçue plutôt. Peut-être que le facteur avait eu du mal à me trouver. Il n'y avait rien d'écrit, juste une photo, que je reconnus tout de suite. C'était moi, avec ma famille et mon ami. Il disait tout le temps qu'il m'aimait. Moi, ça me faisait rire. Je ne savais pas si je l'aimais, lui. Nous étions dans un train, qui filait à travers les arbres. Ça se voyait, parce que les bords de la photo étaient flous. Je me suis souvenue qu'à un moment, le train avait ralenti parce qu'il y avait un animal sur la voie, et qu'on avait pu cueillir les branches de l'arbre, et même les fleurs qui poussaient dessus. Je me souviens avoir compté les fleurs : il y en avait douze. Une tempête s'est levée pendant que je regardais la photo. Le phénomène était fréquent ici. Comme nous traversions une contrée hivernale, ce fut une tempête de neige. Mais il y avait aussi un bois à côté, alors une sorte de poussière s'est incrustée dedans, et on ne voyait plus rien. Mon habitacle était plus ou moins prévu pour ça : je l'avais orienté à l'Ouest, car les vents soufflent toujours depuis le Nord. Ça limitait les dégâts. Mais, à la fin, la photo avait disparu. Je suis sortie dehors, avec une brindille en guise de torche. Je ne l'ai pas retrouvée. J'ai voulu dormir, mais je n'ai pas dormi non plus. A cause du vent, je n'ai pas pu entendre la plainte qui émergeait du bois. Ça aussi, ça me faisait peur. Comme si quelque chose avait disparu pour toujours.

Le lendemain, j'ai pris la radio, tout ce que j'ai pu de nourriture, et je suis allée dans la forêt. Je n'avais plus d'arbre dans mon potager à cette époque, parce qu'il avait fané à cause du froid. J'avais juste planté douze fleurs pour le remplacer. C'est pour ça que les arbres qui avaient encore des fleurs m'impressionnaient un peu. Mais plus j'avançais dans les bois, plus ils me devenaient familiers. Je pensais les connaître, surtout le grand arbre, avant la lande. Je lui ai donné un nom. Il s'appelle Malio, comme mon ami. Je me disais que même s'il n'était pas là, mon ami pouvait au moins me regarder. J'ai continué à traverser le bois jusqu'à la nuit. Là, j'ai voulu m'arrêter. J'ai regardé alentour, et j'ai vu un scintillement sur le sol qui reflétait le couchant. J'ai regardé de plus près. J'ai frissonné en voyant que le scintillement venait de rails posés

au sol qui s'arrêtaient subitement ici. J'ai vu qu'ils continuaient très loin. Ces rails m'ont rappelé quelque chose. J'essayais de m'en souvenir. Impossible sur le coup. Peut-être que c'était ça, la « route » dont on m'avait parlé. Je voulais continuer plus loin, mais mon corps a refusé d'avancer. J'ai dormi à même le sol. Malgré le brasier qui m'entourait, j'eus froid.

Le jour suivant, j'ai marché. Je savais que je ne retrouverais plus mon habitacle si je continuais. Je me disais que je reviendrais le voir dès que je le pourrais. On doit parfois abandonner ses fiertés. Les rails étaient longs, sinueux. Il m'a semblé que j'étais arrivée dans un autre pays, parce qu'il faisait moins froid, alors qu'on était à la période glaciale de l'année. Pourtant, il n'y avait pas de frontière, ni de marquage au sol. Il n'y avait même pas un panneau qui nous disait où on était. J'ai trouvé que c'était impoli de leur part. Ou alors, je n'avais pas changé de pays. Dans ce pays, il n'y avait pas d'oiseaux, ni de rivières. Seulement des arbres, avec quelques sentiers parmi les broussailles. A un endroit où je suis arrivée, les rails étaient tordus, et il n'y avait plus de végétation à côté. J'ai trouvé ça bizarre. J'ai commencé à explorer les environs. Il s'est mis à neiger. Pourtant, j'étais sûre cette fois que je n'avais pas changé de pays. J'ai continué à explorer les environs, parce que j'avais l'habitude de la neige. J'ai mis un manteau que j'avais confectionné moi-même avec de la fourrure de mouton. J'espère qu'ils ont repoussé depuis que je les ai tondus. Soudain, j'ai vu une grande masse noire étendue sur le sol. J'ai eu peur en la voyant. Elle n'était que partiellement recouverte de neige. Je me suis approchée. Il y avait une roue, des bouts de verre cassé, une sorte d'alliage métallique. Je me suis demandé à quoi tout cela pouvait bien servir. J'ai eu l'impression, pendant un bref instant, d'avoir déjà vu tout ça. Et puis j'ai regardé de plus près la façon dont toutes ces choses étaient réparties, et j'ai pensé qu'on avait soufflé dessus, comme sur un pissenlit géant. J'ai pensé, après réflexion, que c'était le vent. Ensuite, j'ai eu une idée. J'ai commencé à rassembler tout ce que je trouvais, et à en faire l'inventaire. Je finirais bien par savoir ce qui avait pu être soufflé comme ça. Pendant tout mon travail, je mangeais peu : il me restait à manger pour quelques repas seulement. J'avais posé la radio à même le sol, sous une pierre pour la protéger de la neige. Il m'a semblé qu'on entendait mieux

la musique ici que dans mon habitacle.

Le soir venu, j'avais ramassé plein d'autres objets qui n'avaient rien à voir avec les roues et l'alliage métallique. Un bout de tissu qui avait dû être une serviette, un paquet de bonbons périmés, une valise, un livre où il ne restait que quelques pages. J'ai regardé la date du paquet de bonbons. Ça disait : « A consommer avant le : 24/05/1941 ». J'avais perdu mon calendrier dans une tempête, mais je savais qu'on était plus en 1941 depuis au moins vingt ans. J'ai regardé la serviette : elle était en bon état, alors je l'ai mise dans mon manteau. Un petit nettoyage suffirait à la rendre utilisable. J'ai regardé la valise : il y avait une étiquette à l'intérieur, « Johanna ». Je me suis excusée auprès de Johanna, et j'ai pris sa valise. J'ai regardé le livre : *Sur la route*. Je me disais que moi aussi, j'étais sur la route, alors je l'ai glissé dans ma poche. Il manquait quatre-vingt pages au milieu, mais ce n'était pas grave. Finalement, j'ai regardé le paquet de bonbons : il était périmé, mais je l'ai emmené quand même.

Il y avait un dernier objet. Celui-là, j'avais pris cinq bonnes minutes pour le déterrer. Mes doigts maladroits et glacés par la neige n'avaient rien arrangé à la besogne. Il avait fallu que je m'y reprisse à deux fois avant de comprendre ce que c'était vraiment. Il avait une forme ronde, pas loin de l'ovale. Je ne voyais pas très bien de quelle couleur il était. Peut-être qu'il était bleu, autrefois. Il y avait une forme dorée sur l'avant, mais il en manquait la moitié. Je ne voyais vraiment pas à quoi ça pouvait servir, alors je m'en suis servie comme oreiller. C'est là que j'ai eu l'idée de le mettre sur ma tête. J'ai compris à cet instant que c'était un képi. Mais cette information était inutile : un képi, pas plus qu'un paquet de bonbons ou qu'une roue, n'avait rien à faire ici, au beau milieu d'une forêt habitée par le silence. J'ai bien dormi cette nuit-là, parce que j'étais contente d'avoir trouvé quelque chose. Le matin, je me suis réveillée plus tard que d'habitude. Du moins, c'est l'impression que j'ai eue. La radio diffusait *Blowin' in the Wind*. Je n'avais jamais entendue cette chanson, et je ne comprenais que le refrain. Apparemment, la réponse à nos questions était dans le vent qui soufflait autour de nous. Peut-être que je n'avais pas de chance, parce que ce matin, il n'y avait pas de vent. Je me suis demandé si ça valait le coup d'attendre le vent. J'ai attendu, en lisant le livre que j'avais trouvé. Ça parlait d'un homme qui

sillonnait l'Amérique avec des amis. C'était toute sa vie, voyager. Je me suis dit que j'étais un peu pareille. Alors j'ai continué à voyager avec lui, tout en restant immobile. Je commençais à comprendre le sens du mot « route ». Enfin, le vent est arrivé. Mais ce vent-là n'était pas comme d'habitude. Il soufflait plus fort encore, et il était beaucoup plus froid. Je me suis dit que j'aurais peut-être une réponse plus claire. J'ai essayé d'écouter le vent, mais je n'ai rien entendu, à part son souffle. Je me suis demandé qui était la personne qui avait écrit que la réponse soufflait dans le vent. J'ai pensé qu'il s'était sans doute trompé. Et puis, d'un coup, le vent a rugé encore plus fort, et j'ai été projetée. D'abord, la secousse fut ponctuelle, et je dérapais sur la neige, elle aussi balayée. Mais après ça, le vent me poussait de façon ininterrompue, et j'étais forcée de me cramponner à un arbre. Je crois que les arbres de cette forêt sont malades, parce que le mien a craqué. Lui aussi a été projeté sur plusieurs mètres, moi avec lui. J'ai pensé que si cet arbre avait été celui de mon ami, il n'aurait pas craqué comme ça. Ou peut-être que si. Je me suis violemment écrasée sur le sol en retombant. J'ai entendu un bruit, je ne savais pas si c'était le tronc d'arbre ou ma jambe. J'ai préféré ne pas y penser.

Le vent a fini par se calmer. Je me suis levée péniblement. Mes affaires avaient valsé un peu partout, mais la radio semblait intacte. Je voulais vraiment devenir horlogère des saisons. J'ai regardé où j'avais atterri. J'ai vu que c'était l'endroit où j'avais trouvé la roue et tout le reste. Je m'étais entaillée la joue avec les débris de verre que je n'avais pas pu ramasser. J'ai sorti la serviette de ma poche, et j'ai improvisé un pansement. Je devais le maintenir avec ma main. Et vu l'état de ma serviette, ça ne risquait pas de désinfecter. Au moins, je ne perdrais plus de sang. J'ai voulu lire, mais il ne restait plus que quelques pages, les autres étaient arrachées et percées par des branches d'arbres. J'ai voulu ranger le livre près de la radio, quand j'ai remarqué un symbole sur la quatrième de couverture. C'était une sorte d'étoile, avec des rameaux dessus. J'ai cru reconnaître ce dessin. J'ai pris le képi que j'avais sur ma tête. Le symbole était déchiré, mais pas de doute, c'était le même. J'ai repris le livre, et j'ai lu, juste en dessous du symbole : « Compagnie Nordique des Chemins de Fer ». Alors, j'ai vu la réponse dans le vent. Mais point de vent dehors ; un souffle

dans ma tête. Le képi du contrôleur, un grand brun, avec une moustache. Mon ami, ma famille. Le train qui roulait, nous qui riions. Une radio, qu'un voisin écoutait. La branche d'arbre, et les bourgeons, et d'un coup le vent. Mais c'était un vent tranchant, acéré. Il sifflait dans l'air et vous soufflait la vie. Un vent fatal, qu'il fallait éviter à tout prix. J'entends à nouveau les vitres se briser, le train dérailler. Je me revois, seule, m'extirper du train, et pleurer. Je pleure aussi désormais, de sorte que je ne sais plus si je suis maintenant ou il y a vingt ans, dans ce train, dans les années 1940. J'ai compris à cet instant pourquoi il n'y avait pas d'oiseaux dans la forêt. Le bois était un pays lointain, où même une tempête n'aurait pas suffi à troubler l'éternel sommeil de ceux qui s'y prélassent sous la neige. J'ai à peine repris mon souffle que la nuit était déjà tombée. Ce soir-là, la neige qui s'est amassée sur le sol n'a pas suffi à éteindre le brasier de mes larmes.

Plus tard, après être revenue à une vie de civilisation, j'ai retrouvé le chemin de mon habitacle. Comme autrefois, je suis allée pêcher seule dans la rivière. J'ai attendu longtemps, une heure je crois, avant que quelque chose n'arrive. Mais ce n'était pas un poisson. C'était une branche d'arbre, avec une fleur au bout. Là, j'ai ressenti véritablement le sens du mot « route ».